



Jamais plus ! nevermore !

par Jean-Louis Roux (Les affiches de Grenoble et du Dauphiné n°4332)

Ce qui fascine, dans les poèmes de Jean-Pierre Chambon, tient à l'obstination sans faille avec laquelle leur auteur creuse dans ses sensations – les autopsie, pour ainsi dire –, afin de parvenir à les décrire avec la plus grande justesse et la plus extrême précision. Cela compte pour beaucoup dans la façon dont la lecture de ce poète captive, nous fascine même, parfois presque jusqu'au malaise. Ce n'est pas pour rien que le Grenoblois invoque si volontiers l'hypnose et l'hallucination. Fréquemment narrative, empreinte d'autobiographie et d'autofiction, son écriture semble retracer les moments d'une destinée sans histoires, mais singulièrement traversée de visions fulgurantes et de songes entêtants. Le ton d'anxiété, qui caractérise toute l'œuvre de Chambon, ne pouvait trouver plus bel emblème, dans l'histoire de la littérature, que le fameux "corbeau" d'Edgar Allan Poe et son cri lancinant "Nevermore!", "Jamais plus!". Ce noir oiseau a rameuté tous ses semblables (ceux de Li Po, de Rimbaud, de Villon, de Pouchkine et de Trakl), pour composer une bruisante ouverture à la Nuée de corbeaux dans la bibliothèque. (...)

Car tout, toujours, ramène le poète à un réseau serré de références littéraires, réminiscences de lectures stratifiées, qui se matérialisent en un sas, un filtre, un barrage peut-être même, dressé entre le monde et lui. (...)

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque L'Amourier éditions 2007

par Bernadette Griot (Basilic n°27)

Dans la bibliothèque de Jean-Pierre Chambon, il y a certes des corbeaux – ceux d'Edgar Poe, de Rimbaud, de Villon, de Kenneth White... Ombres évoquées dès le premier poème, qui donne son titre au livre –, mais on imagine présentes aussi, des œuvres de poètes japonais tels que Saïgyo, Basho... Poètes qui ont traversé les siècles parce qu'ils ont su donner valeur universelle à la plus infime, et intime singularité. Poètes/peintres, poètes/philosophes, pouvant élever un petit pan de mur jaune, simplement en le regardant, à sa dimension métaphysique.

Jean-Pierre Chambon marche sur leurs traces, quand de l'instant il arrête le mouvement, pour recomposer en versets le récit de ce que son regard saisit par surprise.

Par surprise, justement, est le titre de la première partie de ce recueil, qui en comporte trois autres : *Au passage*, *Trois trains*, et *Paysages avec vents*.

Parce que le monde nous est *donné que par intermittence*, Jean-Pierre Chambon *invoque le recours aux mots* surgissant aussi, *par surprise*.

Le lecteur, avec la lenteur et l'attention que ces textes méritent, promène dans un premier temps, son plaisir à travers les lieux parce qu'ils font immédiatement images, depuis la vitre d'un train, d'une voiture, ou dans une usine désaffectée, ou encore sur un bord de mer. Là, pour trembler avec la lumière, ailleurs pour *suivre des yeux la trace du vent* ou *faire escorte à un vieux pigeon boiteux*... mais toujours pour *conjuré un trouble*. Car la quête poétique de l'auteur ne se limite pas à la narration de ce qu'il voit, même si son regard vibre d'une délicate acuité.

Le titre de la deuxième partie *Au passage*, dit à lui seul quelque chose de l'essence de ce

recueil traversé par la sensation d'une fêlure, d'une brèche, qui serait le passage entre un monde commun, visible, et un autre, invisible mais fortement pressenti. Jean-Pierre Chambon tente ici de l'entrouvrir avec l'humble conscience que ses mots ne peuvent être qu'ébauche, tant nommer le lieu "d'où jaillissent les signes", semble gageure impossible. Comme si une relation devait prendre corps entre le regardant et le regardé, avec le paradoxe que dans l'élan de l'écriture, pour atteindre le sens de ce mystère, il est nécessaire de s'effacer soi-même.

Conjuguant dans un rythme toujours soigné, réalité furtive et mouvement de la pensée, la poésie de Jean-Pierre Chambon, voyage à la rencontre du silence et du temps, lui aussi, nomade.

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque L'Amourier éditions 2007
par Françoise Han (L'Humanité, 6 octobre 2007)

L'écriture de Jean-Pierre Chambon n'a rien, au premier abord, d'énigmatique. Le poème d'ouverture explicite le titre de son nouvel ouvrage : *Nuée de corbeaux dans la bibliothèque*. À la tombée du soir, il voit, de la fenêtre, un corbeau perché sur un cèdre et cette image convoque autour de sa table une bande de corbeaux littéraires : de celui d'Edgar Poe à celui de Kenneth White, en passant par ceux de Rimbaud, de Majnun, de Ted Hughes et d'autres. Chacun des poèmes passe ainsi, en se déployant, d'une observation extérieure à un monde que le poète porte en lui. Que cherche-t-il ? Il espère "la possibilité d'un passage / vers l'autre côté, l'autre versant du ravin de l'énigme, / que le monde ne s'est pas définitivement refermé sur lui-même comme une plaie enfin cicatrisée." Car c'est la vérité de ce monde, non d'un au-delà ou de "quelque ciel caché", qu'il poursuit. "Un enracinement, l'attachement profond à l'horizon d'ici bas, / la solidité d'un lien de sens autant que de substance / nous unissant à la densité terrestre, à son poids de sève et de sang – jamais au rêve dissolvant de l'azur", expliquent qu'il décrive minutieusement ce qu'il voit. Aucun narcissisme non plus, même quand il dit "je". Il n'est pas dans l'émotionnel, mais dans la recherche "d'une lumière étonnante, à jamais empêchée".

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque L'Amourier éditions 2007
par Marie-Claire Bancquart (Europe, mars 2008)

Voilà un recueil où la grande simplicité des mots et des choses, le prosaïsme volontaire des titres, expriment un des désirs les plus profonds que puisse ressentir un poète : entendre et élucider ce qui est indiqué à mi-voix par le monde journalier, *par surprise* (c'est le titre de la première partie). L'intuition de cette confiance faite à l'homme commence au crépuscule, dans une bibliothèque : "tout paraît à la fois / intense et suspendu, comme si / les choses ne pouvaient se livrer pleinement / qu'au moment même où elles allaient cesser / d'être tout à fait séparées. C'est "l'heure des corbeaux". L'un est véritablement perché dans le cèdre proche ; il appelle à lui le souvenir de tous les corbeaux évoqués par les écrivains, de

Li Po à Trakl, par la grâce du travail de l'imaginaire et de l'écriture. Ce travail est abordé en filigrane dans tout le recueil. Toute chose lui donne un prétexte : il ressemble à la petite lumière en "chas" entre les paupières du chat... Des skieurs peuvent apparaître semblables à des cosmonautes, ou aux ombres évoquées par Dante... Voilà posée la question fugitive et fulgurante : le monde serait, si nous savions voir, homogène dans le temps comme dans l'espace. Ainsi, tous ses niveaux sont évoqués par les méduses en "crinoline bouffantes", "anges pervers, cloches voilées / montées du gouffre dans le ciel inversé". La vitesse, *au passage* (titre de la seconde partie), multiplie ces intuitions. Le voyageur voit d'en haut la ville comme un rêve rassurant de belle unité, alors qu'il déchanté à mesure qu'il l'aborde de plus près. L'usine désaffectée apparaît, elle, comme une "ville fantôme", avec ses traces de rails et ses herbes misérables ; peut-être offre-t-elle un passage vers un rêve d'enfance ? Des ombrelles blanches, rapidement vues en auto, suscitent chez le dormeur avec leur "piètre gloire surexposée" des images contradictoires de mort, de mer, de mariage... Puis vient la partie *Trois trains* : le voyageur traverse, à partir des paysages et des objets rapidement entrevus, des états de dérégulation ou de révélation qui le font interroger sur l'exercice propice à la poésie. Instaurer une distance en soi, "dans l'espoir de m'entendre parler de ma voix la plus détachée, / la plus singulière, la plus commune sans doute" écrit Jean-Pierre Chambon. Mais aussi, comment ne pas être séduit par le scintillement des mots, le "jeu de facettes et de fascinations", qui fait que la sensation de "n'être plus personne" reste malgré tout attachée à l'imaginaire du poète, d'un poète ? Pour preuve, une *Sextine ferrovière* pleine de virtuosité (six strophes où réapparaissent diversement les finales "vitres, ciel, lumière, lignes, ombre, train") termine cette partie, suivie par l'ultime, *Paysages avec vent*, où toutes les imaginations se fondent en tournolements, oiseaux, formes, bourrasques, orage, jusqu'à s'emmiéter et s'anéantir dans un paysage de neige. De même la page, "finalement réduite en confettis". De même l'auteur, mimant "(s)on propre effacement". Plus de poète, ni de poème. "Un corbeau traversa la plage blanche"... Ou comment revenir avec élégance au début du recueil, après des développements et des variations dont la disposition subtile ne porte jamais atteinte au plaisir du lecteur, tant elle paraît naturelle. Un beau livre, servi en outre par sa présentation raffinée dans la collection *Grammages*.

Nuée de corbeaux dans la bibliothèque L'Amourier éditions 2007
par **André Ughetto** (Autre Sud, janvier 2008)

Sous ce titre, qui couvre à la fois le recueil et son premier poème, Jean-Pierre Chambon déroule une méditation sur divers paysages, et "choses vues" dans ces paysages, qui lui ont donné, selon ses propres mots, "la sensation d'une fêlure, d'une brèche dans le monde commun" pour lors devenue l'*objet* de la quête poétique. Ainsi "le cri d'un corbeau au-dessus de la ville a réveillé le corbeau de tous les poètes", celui de Poe évidemment, mais aussi de Li Po, de Rimbaud, de Villon, de Trakl, etc.

Par le chas (c-h-a-s) de quelques mots survenus par surprise "s'insinue le fil de lumière", dont la "double amande mystique" de l'œil du chat "roulé en boule" sur les brouillons du poète n'autorise pas le déchiffrement. Si le mystère, dans son absolue royauté, reste hors d'atteinte, des regards rapides et obliques en communiquent parfois la sensation ténue mais têtue. Que Chambon considère la silhouette de "Skieurs vers le soir sur la pente ouest"

évoqués “comme ces ombres / que questionna Dante / en son voyage”, que l’étonne un spectacle de méduses, ces “ectoplasmes d’anges pervers” faisant “bouffer leurs crinolines”, insolites par leur nombre en cette saison, qu’il entende, “au fond des crépuscules marins”, sous son casque de “plongeur” “l’onde d’une voix caverneuse” implorante, contre la persuasion de laquelle d’un coup de reins “il remonte vers le nimbe du soleil”, qu’il descende “vers la ville” et vers la gare de Grenoble (où il vit), happé par une rêverie relancée dans les découvertes de chaque virage, que son regard – comme jadis celui de Ponge – accroche sur le bas-côté de la route les ombrelles blanches, qu’en traversant une “Usine désaffectée” il perçoive “la plainte d’une ville fantôme”, que le voyage en train, “au hasard des aiguillages” fasse “tressauter” sa pensée en tractant un “convoi somnambulique d’images”, que l’entre vision d’une maison biscornue sur un escarpement le renvoie au “château étoilé d’André Breton”, que cette longue errance s’achève par une *Sextine ferroviaire* d’une grande virtuosité, que pour finir des *Paysages avec vent* expriment le mouvement dans tous ses états, dans les jardins et au-delà, dans les rues où l’autobus ballotte ses passagers, dans le chantier où se mélangent “voix, poulie, vrilles, marteaux”, sur “l’eau noire” où dérive une barque, dans un “effet de lune sur la mer”, dans la dernière image de la terre ferme” perçue du pont d’un navire qui s’éloigne, avant de tout ramener au “Corbeau sur la page blanche”, dont l’inscription momentanée dans un champ de neige ne sera conservée que par son chiasme dans l’écriture, ce qui est admirable dans tout cela c’est la ferme simplicité d’une langue drue, précise, concrète et discrètement ouverte à l’envolée ou au plongeon métaphysique. Un beau livre.

Poèmes filant à travers le paysage

par Jean-Marc Vidal (Livre&Lire N° 226, septembre 2007)

Parmi les livres qui témoignent d’une persistance de la poésie, ceux de Joël Bastard et de Jean-Pierre Chambon proposent un mouvement qui tout à la fois accompagne et s’intègre à celui de l’existence.

l’intensité de l’instant. Dans l’observation des êtres naturels ou des machineries humaines, le poète dit son attachement à l’écoute de la vibration silencieuse du temps. Se tenir dans un mouvement immobilie, pressentir le mystère “d’un moment de grâce tenu en réserve dans la matière même”. À l’incompréhensible labyrinthe de la technique, préférer le jeu simple et infini de l’eau et de la lumière. “S’en tenir à ce qu’on voit” propose *Labyrinthe* dans un itinéraire poétique entre les cités d’Europe, et laisser l’écriture se nourrir de l’observation.

“Ainsi dans la découverte progressive du paysage / que l’encadrement d’une fenêtre maintient à une distance idéale, / je reconnais le mouvement même dont procède l’écriture (...) Il me faudra des contours concrets pour vêtir mes mots muets du spectre de la chair, / et mes images devront être chargées de mémoire, d’expérience et d’intuition / pour rendre à la sensation du vécu / son goût de vertige et de foudre.”

Alors que l'écriture de Joël Bastard peut faire songer – touches impressionnistes ou collages abstraits – au travail du peintre, celle de Jean-Pierre Chambon semble s'apparenter davantage – plan fixe ou travelling – à la technique cinématographique. Toutes deux rappellent la fonction essentielle de la poésie – créer des images qui embrassent et relient l'être et l'apparence des choses – et méritent une lecture patiente, attentive aux reflets lumineux du mystère.

